

## Éléments pour une éducation raciale (14)

### Le problème de la « latinité »

On pourrait néanmoins faire l'objection suivante : « C'est bien beau, mais que devient la latinité dans tout cela ? Ne sommes-nous pas méditerranéens et latins ? L'origine de notre peuple et l'esprit de notre civilisation ne sont-ils pas, comme tout le monde le reconnaît, latins ? » Ce mythe latin, sinon sous la forme de la « fraternité latine » et de la fondamentale unité d'esprit et de sensibilité des peuples latins, dont les événements récents ont montré la très relative solidité, du moins au sens où la civilisation italienne appartient à la « latinité », conserve encore une certaine force dans de nombreux milieux, surtout chez les universitaires et les intellectuels et n'est pas non plus étranger à l'esprit de l'enseignement scolaire actuel. En vertu de ce mythe, on insiste particulièrement sur l'antithèse qui, malgré tout, existerait entre notre peuple et les autres et sur l'impossibilité qui en résulte d'une entente qui ne serait pas dictée par des intérêts politiques communs.

Ce raisonnement témoigne d'une incompréhension totale de la question, qui vient du fait que l'on répète machinalement et sans réfléchir des tournures et des phrases toutes faites. Que faut-il donc entendre exactement par le mot de « latinité » ? A quel domaine s'applique-t-il ?

Nous avons souligné intentionnellement que le mythe latin est cher aux milieux universitaires et intellectuels. En réalité, le mot de « latin » et le concept de « civilisation latine » n'ont de sens que sur les plans esthétique, « humaniste » et littéraire, dans le monde des arts et de la « culture » dans le sens le plus superficiel. Ici, le mot de « latinité » est considéré comme étant plus ou moins synonyme de « romanité » : il se réfère aux éléments de la civilisation romaine qui se conservèrent plus ou moins chez les peuples qui vivaient dans l'empire romain et qui, soumis à l'action culturellement formatrice de Rome, adoptèrent sa langue, le latin.

Si l'on voulait se donner la peine d'examiner les choses d'un peu plus près, on se rendrait vite compte que cette « latinité », simple écho de la civilisation gréco-romaine, est quelque chose de superficiel. Nous dirions presque que c'est un vernis, qui s'efforce en vain de cacher des différences spirituelles et ethniques qui, comme nous l'a montré encore l'histoire récente, peuvent se traduire par de violents antagonismes. L'unité, comme nous l'avons dit, n'existe que dans le monde de l'art et de la littérature et encore dans la seule mesure où l'art et la littérature sont conçus de manière humaniste, c'est-à-dire dans un monde pour lequel la Rome antique, héroïque et catonienne ne cachait pas son mépris. Elle existe aussi dans la philologie, même si elle a été remise en question depuis que l'appartenance de la langue latine au grand tronc des langues aryennes et indo-germaniques a été établi indiscutablement ; il a également été établi que, du point de vue du vocabulaire, de l'articulation et de la syntaxe

(notamment les déclinaisons), l'ancienne langue latine est plus proche de l'allemand que des langues romanes. Donc, pour dire les choses comme elles sont, cette fameuse « latinité » ne concerne aucune des formes réellement créatrices et originales propres aux peuples qui sont censés y avoir appartenu. Il ne s'agit que d'une façade – non pas de l'essentiel, mais de l'accessoire. Par ailleurs, il serait nécessaire d'examiner une bonne fois pour toutes d'un point de vue raciste la signification de ce monde classique dont serait issue la « latinité » et auquel les « humanistes » vouent un culte quasi superstitieux.

Ce n'est pas ici le lieu d'aborder ce problème : nous dirons simplement que ce « classicisme » est un mythe du même acabit que celui des « Lumières », suivant lequel ce n'est que grâce aux « conquêtes » de la Renaissance et à leurs conséquences, l'encyclopedisme et la Révolution française, que serait née, au sortir des « ténèbres » du « Moyen-Âge », la « vraie civilisation ». Cette mentalité rationaliste et esthétisante apparaît aussi dans le mythe « classique ». En fait, qu'il s'agisse de Rome ou de la Grèce, ce que la plupart des gens considèrent comme « classique » est une civilisation qui, en dépit de sa splendeur apparente, bien faite pour séduire une race « aphrodisienne », nous apparaît, sous plus d'un aspect, comme décadente ; c'est une civilisation qui vit le jour à l'époque où le cycle précédent, auquel appartenait la civilisation héroïque, sacrale, virile et proprement aryenne de l'Hellade et de la Rome des origines – arrivait à son terme.

En revanche, il est important de noter que, lorsque nous nous referons à ce monde des origines, créé par des races « solaires » et « héroïques », le terme de « latin » prend un tout autre sens, qui retourne le mythe que nous avons mentionné au début. Nous nous contenterons d'évoquer certains des résultats des récentes recherches sur les races et les traditions de l'Italie préhistorique et préromaine.

Originairement, le mot de « latin » désignait une ethnie dont la parenté spirituelle et raciale avec le groupe des peuples nordico-aryens n'est contestée par aucun auteur sérieux. Les Latins constituaient une branche, qui avait poussé jusqu'à l'Italie centrale, de cette race, qui pratiquait la crémation, alors que les tribus osco-sabéliennes pratiquaient l'inhumation, qui est clairement liée aux peuples méditerranéens pré-aryens, ou asiatico-méditerranéens non aryens. Ces « Latins » occupaient certaines régions de l'Italie longtemps avant que ne s'y installent les Étrusques et les Celtes.

Parmi les plus anciennes traces laissées par les souches dont furent issus les Latins figurent notamment celles qui ont été découvertes récemment dans le Val Camonica. Ces traces correspondent significativement aux traces que laisserent à la préhistoire les races aryennes primordiales, que ce soit les races nordico-atlantiques (civilisation franco-cantabrique de l'homme de Cromagnon) ou les races nordico-scandinaves (civilisation de Fossun). Les symboles sont tous ceux d'une spiritualité solaire, le style est le même et il n'y a aucun de ces signes de religiosité tellurico-démétrienne qui sont propres aux civilisations méditerranéennes non aryennes ou à celles de la décadence aryenne, comme la pélasgienne, la crétoise et, en Italie, l'étrusque ou celle de Maiella.

On peut constater aussi des affinités entre les vestiges du Val Camonica et la civilisation dorienne, qui est celle des peuples qui, venus du Nord, s'établirent en Grèce et fondèrent Sparte et qui est caractérisée par le culte d'Apollon en tant que dieu solaire hyperboréen. En réalité, comme l'ont établi les travaux d'Altheim et de Trautmann, la migration des peuples dont sortirent les Latins et qui eut pour couronnement la fondation de Rome ressemble en tous points à la migration dorienne, qui, en Grèce, donna le jour à Sparte. Rome et Sparte sont des manifestations correspondant à des races du corps et des races de l'esprit semblables, qui sont elles-mêmes spécifiquement liées à des races nordico-aryennes.

Quand nous parlons de la première romanité et de Sparte, nous sommes dans un monde de forces à l'état pur caractérisé par un ethos strict et une maîtrise incontestablement virile et dominatrice, monde qui ne survécut guère dans cette civilisation « classique » dont on voudrait que soient issues la « latinité » et l'« unité de la grande famille latine ».

Si, au contraire, le mot de « latin » est pris dans son sens origininaire, la thèse de la « latinité » s'inverse. La « latinité » originelle, véritable, qui correspond à ce qui était vraiment aryen dans la grandeur romaine, se rapporte à des formes de vie et de civilisation qui n'étaient pas opposées, mais apparentées à celles que les races nordico-germaniques devaient manifester plus tard face à un monde en décadence qui était désormais moins « latin » que « roman » et byzantin. Sous son vernis, la soi-disant « latinité » renfermait des forces hétérogènes qui ne pouvaient former un tout qu'aussi longtemps qu'elles n'eurent rien de plus sérieux à affronter que le « monde des arts et des lettres ».

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.